

CAUQUELIN Anne, « Cette terre qui nous regarde », à propos du projet SITE_NON-SITE, installation architecturale de Stéphan BARRON sur une falaise face à la mer en Basse-Normandie.

Texte en ligne sur <http://www.technoromanticism.com> , 2003

Nous aurions du mal à penser que la terre est ronde comme nous aurions du mal à penser que les étoiles ne sont pas là dans le ciel au moment où nous les voyons. Les millions d'années qui nous en séparent les ont éteintes depuis longtemps, mais nous laissons cela aux savants et nos penchants vont à croire ce que nous voyons : à l'étendue plate d'une terre puisque nous y marchons sans tomber, à la présence actuelle des étoiles puisque nous les voyons.

Entre ce que nous savons (de science incertaine) et ce que nous croyons (d'une évidence sans appel) il y a un creux, un gap, que vient combler la fiction.

C'est une chose bien étrange et qui n'est pas assez remarquée que l'univers de la technique, et particulièrement celui du numérique, vienne justement se loger dans cet espace et assume le relais entre savoir et croyance.

En effet, si le rapport du numérique à la science via les mathématiques est l'aspect émergé de la technologie du réseau, celui que tout le monde connaît, son rapport à la croyance commune, au « sensible commun »* est moins connu : disons que cet aspect est encore immergé, et ne se révèle que ponctuellement, occasionnellement, quand un projet d'artiste se profile à l'horizon.

Qu'est donc le projet *site_non-site* de Stéphan Barron, sinon cette émergence du sensible commun, de la croyance, au niveau même où on ne l'attendrait pas : celui d'une technologie réputée infaillible. C'est bien la rencontre non conventionnelle (voire inopinée) entre calcul et fable qui donne tout son prix au projet. Ayant appris en géographie, enfant, que l'océan était une grande masse d'eau, je l'imaginai dressé à la verticale au bout de la terre et me demandais comment toute cette eau tenait debout. De même si la terre était ronde, comment donc marchaient les gens de l'autre côté ? Comme des mouches sur un plafond ? Ces mystères enfantins n'ont disparu de l'imagination qu'en surface ; en fait, ils résistent au savoir, et le soleil se lève et se couche dans la croyance, sans que la rotation terrestre y soit pour quelque chose**.

Or, ce quelque chose de la croyance qui résiste au savoir, trouve sa voie et comme sa récompense, dans les dispositifs-fictions qui sont présentés par Stéphan Barron.

La grange et Uluru

Ainsi, la grange située en Normandie a-t-elle son correspondant dans la lointaine Australie en un lieu dont le nom même, ULURU, invite au voyage imaginaire. C'est l'autre bout du monde, mais aussi, comme dans la croyance première, son envers ; comme si la terre était une carte dont les deux côtés se répondaient : envers / endroit, endroit / envers. Lumière / ombre ; chaud / froid ; jour / nuit, nuit / jour.

La chaleur qu'il fait à Uluru au moment où la nuit d'hiver est froide à Longues en Normandie passe les antipodes et se transforme d'un coup (« en temps réel ») en lumière qui illumine les 60 lampes situées dans les 60 trous de boulin de la Grange : l'envers passe à l'endroit, le lointain se fait proche et l'ombre lumière. Puis quand les températures ULURU sont négatives, nous sommes au cœur de l'été à Longues : des lampes d'une autre couleur s'allument.

La grange et le land art : le jeu des contraires

Du site / non-site du land artiste Robert Smithson, Stéphan Barron a repris cette idée contemporaine que l'œuvre véritable n'est pas l'objet qui a été construit mais ce que cet objet désigne à l'extérieur de lui. Les sites / non-sites de Smithson réorientaient l'espace autour d'eux. Repensé et réalisé selon le processus du réseau numérique, le site-non-site de la Grange désigne et réoriente un site à l'autre bout de la terre, aux antipodes. Le web prolonge, amplifie et poétise « autrement » les œuvres du land art.

Le jeu des contraires « Quand c'est l'un, alors c'est l'autre » est lié dans la croyance à tous les contes que nous avons lus ou entendus, mais aussi à ces croyances dites primitives que les anthropologues décrivent si bien mais dont ils pensent être protégés par la modernité de notre culture...

«Esse est percipi » (Être c'est être perçu)

Une autre de ces croyances cachées à laquelle la technologie du web donne ici la parole, est celle qui lie le sentiment de l'existence à la nécessité d'être vu. Cette croyance-là motive en particulier les adeptes des webcams qui capturent leur image 24 heures sur 24 et la diffusent sur le net : ils s'assurent ainsi d'être réellement existants puisque leur existence peut être attestée par les internautes qui reçoivent la bande. Pourquoi parler de croyance ici ? Parce que selon une très ancienne idée, le noir, la nuit signifient la disparition ; ce qui ne peut se voir disparaît dans le néant. Peur du noir, du sombre où l'on sombre. Quand je dors est-ce que j'existe encore ? Oui, si quelqu'un peut me le certifier, si quelqu'un ou quelque chose me voit. La veilleuse est un œil qui m'assure de ma propre vie. L'œil dans la maison et sa veille perpétuelle, diffusée sur le réseau planétaire garantit ma réalité. Disparaîtrais-je pendant le temps d'une pause ? Heureusement la terre tourne, et pendant que je n'y suis pas pour vous, j'y suis pour les antipodistes... ou bien pour être absolument sûr d'exister tout le temps, je mettrai night shot et la lumière infra rouge veillera sur moi et ma réalité 24 heures sur 24.

Ainsi en est-il de ces lumières de Longues, elles manifestent qu'Uluru existe. Elles manifestent aussi que la Grange existe parce quelle se signale à la vue par les 60 trous de boulin jusqu'alors inaperçus.

Tant que la terre ne se voit pas, dirait-on, elle n'existe qu'à peine. Les antipodes me sont lointains, inconnus, obscurs. Éclairés, ils prennent de la consistance, ils viennent au jour, et donc à l'existence réelle. Panoramique, voire panoptique, la réalité se dévoile ainsi comme pointillée de repères lumineux, points ou nœuds sur la chaîne tramée des réseaux numériques. Mais si ces réseaux invisibles rendent possible l'opération d'illumination antipodique, c'est la visibilité de ce qu'ils désignent qui est au premier plan. Leur invisibilité est au service de la visibilité du monde et ma propre réalité en dépend : je vois la terre, mais elle aussi me regarde.

Simultanéité des opérations, temps magique des présences contraires, transformation « à vue » : les réseaux rendent la fiction à son évidence première, et c'est cette évidence de la fiction que Stéphan Barron rend poétiquement sensible.

Anne Cauquelin

*D'après Aristote, le « sensible commun », désigne l'appareil, le dispositif des organes de perception, et leur rassemblement dans l'âme.

** Husserl, dans un texte savoureux, fait droit à cette croyance que « la terre n'est pas ronde ».